Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 96 (1951)
Heft: 12

Artikel: L'échec sino-coréen ou la défense élastique
Autor: Rougeron, Camille
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-348459

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 05.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

96e année No 12 Décembre 1951

REVUE MILITAIRE SUISSE

RÉDACTION : Colonel-brigadier Roger Masson
ADMINISTRATION : Av. de la Gare 33, Lausanne. Tél. 23 36 33. Chèq. post. II. 5209
ANNONCES : Publicitas S. A. succursale, rue Centrale 15, Lausanne

ABONNEMENT : Suisse : 1 an Fr. 12.— ; 6 mois Fr. 7.— ; 3 mois Fr. 4.—
Etranger : 1 an Fr. 15.— ; 6 mois Fr. 9.— ; 3 mois Fr. 5.—
Prix du numéro : Fr. 1.50

L'échec sino-coréen ou la défense élastique

Pourquoi la plus puissante des attaques communistes conduites depuis le 25 juin 1950 s'est-elle effondrée devant Chipyong, Wonju et Chechon ?

C'est, dira-t-on peut-être, une preuve nouvelle qu'on n'enlève pas avec une infanterie équipée de mitraillettes et de mortiers une ligne fortifiée puissamment défendue par les blindés, l'artillerie et l'aviation. Mais n'est-ce pas la même infanterie chinoise qui bousculait successivement, en octobre et en novembre de la même année, l'armée des Nations Unies ? L'infanterie nordiste ne faisait-elle pas régulièrement brèche avec ce même armement en septembre, dans le front du réduit, en n'arrêtant ses offensives que faute de réserves pour alimenter la percée ? Le général Walker ne disposait-il pas des mêmes chars, des mêmes canons et des mêmes avions que le général Ridgway ?

A défaut de différence qualitative, peut-être essaiera-t-on d'expliquer le succès du début de l'année par la masse accrue des effectifs et du matériel que l'Amérique déversait en Corée

depuis huit mois. Si la situation s'est modifiée à cet égard, ce n'est certainement pas au profit des Nations Unies. L'essentiel de leurs effectifs était rassemblé en septembre à la veille de l'offensive ; rien n'indique, au contraire, qu'on ait renforcé un matériel qui pèche plutôt par excès.

Seule l'aviation a crû à la fois en nombre et en qualité, et on ne cherchera pas à minimiser son rôle essentiel dans l'épuisement progressif de l'armée sino-coréenne et du pays où elle doit combattre. Mais sur les mille vingt-sept sorties records de la journée décisive du 15 février, le communiqué particulier de l'aviation précise que deux cent cinquante seulement ont été consacrées à l'appui direct, le reste est le traintrain journalier des superforteresses sur Chongjin ou Pyong-Yang, des Invader en mission de nuit, des chasseurs-bombardiers incendiant les villages ou poursuivant les animaux de bât, et des transports du « Combat Cargo Command » — plus de trois cents sorties — entre le Japon et la Corée.

Par contre, du côté sino-coréen, jamais une offensive n'avait mis en œuvre la quinzaine de divisions que l'on attribue à celle-ci, et qui réunissaient à la fois des troupes chinoises d'élite et des éléments nord-coréens formés depuis octobre en Mandchourie.

La différence entre l'échec communiste de février et les succès de l'an passé ne peut être trouvée que dans la manière dont l'adversaire a reçu leur offensive. On interdisait tout repli aux défenseurs du réduit de Fusan et on ne cessait de leur répéter qu'ils devaient exclure toute éventualité d'un Dunkerque ; on a appris depuis aux combattants de Chipyong et de Wonju qu'ils ne sont pas en Corée pour défendre quelque village pouilleux. C'est pourquoi ceux-ci ont tenu aisément des positions que ceux-là avaient régulièrement laissé enfoncer.

LA DÉFENSE ÉLASTIQUE

Le miracle d'une attaque puissante brisée par un léger repli d'un défenseur très inférieur en nombre ne s'est jamais

mieux manifesté qu'en juillet 1918, lors de la dernière offensive de Ludendorff contre l'armée Gouraud.

Sur la Somme, dans les Flandres, puis au Chemin des Dames, la machine de guerre allemande avait submergé en trois mois sur des dizaines de kilomètres de profondeur les positions successives et leurs défenseurs. Et voici qu'une offensive aussi puissante, préparée avec l'expérience des précédentes, le même luxe d'effectifs et de matériel, échouait parce que l'adversaire abandonnait volontairement à l'assaillant la position qu'il convoitait, pour se replier à 5 kilomètres en arrière. L'armée allemande ne devait pas se relever du coup, exploité aussitôt par les offensives de Foch, se succédant jusqu'au 11 novembre.

On conçoit que le mérite d'un tel retournement ait été âprement disputé entre les divers échelons du commandement. Les historiens militaires britanniques essaient de les mettre d'accord en revendiquant la découverte du principe par l'armée de Douglas Haig. Mais il ne faut pas oublier le précédent de Ludendorff lui-même, désorganisant ainsi l'offensive alliée du printemps 1917 par un repli un peu plus profond.

On se doute bien qu'on n'a pas attendu le vingtième siècle pour inventer une parade défensive de cette puissance et on s'en apercevrait mieux si, au lieu de mesurer les distances entre positions successives et les profondeurs de repli en unités absolues, on les évaluait en portées des armes principales. Pour ne remonter que cent ans plus tôt, la défense élastique n'était-elle pas le principe même de la manœuvre que Wellington opposa obstinément et victorieusement aux lieutenants de Napoléon et à l'empereur lui-même lorsqu'il accueillait l'attaque par quelques tirailleurs placés au voisinage de la crête et chargés de les désunir et que l'adversaire, après l'avoir conquise, se trouvait en face d'une position principale à contre-pente ?

Pourquoi donc redécouvre-t-on si tard les mérites de cette défense élastique alors que depuis dix ans le recours au champ de mines de grande profondeur, l'accroissement de portée de l'artillerie, les assauts de l'aviation tactique ajoutent leurs

effets pour compliquer la progression de l'assaillant au travers du terrain abandonné ?

Hitler et ses ordres formels à ses subordonnés de se faire tuer sur place plutôt que de reculer y sont assurément pour beaucoup. Il y en eut cependant d'assez audacieux pour désobéir ou qui connaissaient assez bien à la fois leur Führer et l'art militaire pour reprendre le terrain perdu avant que des sanctions se soient abattues sur eux. Dans son dernier livre, Liddell Hart rapporte l'exemple des deux commandants successifs de la IVe armée sur le front de l'Est, dont le dernier, Tippelskirch, trouva le moyen d'arrêter à Mohilev, par cette défense élastique, vingt divisions soviétiques avec trois divisions allemandes, et récupéra finalement, par une contre-attaque de nuit, tout le terrain perdu.

C'est très exactement la manœuvre de Mac Arthur recevant l'attaque sino-coréenne de la mi-février sur sa deuxième position et récupérant le terrain abandonné après avoir infligé cent mille hommes de pertes à l'assaillant.

Mais la véritable explication est d'ordre psychologique. Il faut de l'héroïsme au commandement qui amasse des défenses pendant des mois ou des années sur une ligne fortifiée pour l'évacuer à la veille de l'offensive et pour installer ses troupes à quelques kilomètres de là sur une position sommairement organisée. Voit-on Rommel, inspecteur général du « mur atlantique », puis commandant des troupes chargées de sa défense, acceptant les suggestions de von Rundstedt pour un front élastique à quelques dizaines de kilomètres en arrière ?

Pouvait-on demander au général Gamelin, au 10 mai 1940, d'évacuer discrètement la ligne Maginot et d'installer ses divisions de forteresse dans la nature à 5 kilomètres en arrière ? Et le général Gouraud lui-même réfléchit quelque temps avant d'accepter le retrait d'une position qu'il venait d'aménager pendant trois ans.

Il vaut mieux ne pas obliger le commandement à choisir entre le ridicule et la perte d'une armée.

Un condamné : la ligne fortifiée

N'y aurait-il pas une solution, qui est le refus de construire cette ligne fortifiée, source de la difficulté ?

Mac Arthur s'est prononcé. Il a continué sa guerre de manœuvre car il n'avait pas envie, a-t-il-dit, de perdre dans une guerre de position ses unités, les unes après les autres.

S'il n'a pas jugé utile de donner des exemples à l'appui de son affirmation, les événements de Dong-Khé, de Cao-Bang et de That-Khé étaient alors assez récents pour l'en dispenser. Le peu d'estime de Mac Arthur pour le béton est apparu à plusieurs reprises au cours de cette campagne. Nous l'avions noté ici même, au moment où l'organisation du réduit de Fusan aurait largement justifié son emploi, du moins selon l'optique européenne la plus courante. Mais le général a préféré voir le génie américain entraîner ses hommes et dérouiller ses bétonnières en construisant des usines hydro-électriques aux Etats-Unis.

La situation militaire se prêtait encore mieux qu'en août 1950 aux suggestions des amateurs de béton. Assurément le 38e parallèle lui-même ne convient pas pour une nouvelle muraille de Chine. Mais un peu au-dessous, à peu près à hauteur de Séoul, ne pourrait-on barrer la péninsule par quelque ligne infranchissable derrière laquelle on amoncellerait les chars, les canons et les avions que fabrique l'Amérique ? Mac Arthur ne se laissa pas séduire. Il préféra les caves des masures coréennes. C'est qu'il savait très bien que le premier gros ouvrage de la ligne Maginot, attaqué en mai 1940, celui de la Ferté, a été enlevé en une nuit, alors que le village voisin arrêtait l'assaillant pendant deux jours.

Les divisions des Nations Unies continueront donc à errer dans les ruines de la campagne coréenne, sous la protection d'une avant-garde se repliant sur le gros à la première alerte sérieuse. Alexandre, César et quelques autres se sont battus ainsi il y a des milliers d'années. Les succès de la ligne fortifiée sont encore trop récents, et trop discutés, pour être opposés à cette expérience.

Camille Rougeron